

J'ai fait une connerie monumentale

C'est simple, parmi les décisions les plus stupides de l'histoire de l'humanité, on retiendra la fois où les Troyens se sont dit : « Oh ! Un gros cheval de bois laissé par nos ennemis grecs, rentrons-le donc dans la ville avant d'aller dormir » ; le jour où Thomas Midgley Jr. a pensé : « Et si j'ajoutais du plomb dans l'essence ? Parce que d'accord, c'est un poison, mais il fait quand même beaucoup mieux fonctionner les moteurs » ; et celui où j'ai pris l'avion pour l'Inde.

Comment j'ai pu imaginer que m'envoler pour un pays inconnu, seule, sans repère, sans même un billet retour, serait une bonne idée... cela reste un mystère. Bien sûr, je cherchais le dépaysement et l'aventure. Je voulais sortir de ma routine. J'étouffais, je coulais, je ne voyais plus le ciel au-dessus de ma tristesse, je *devais* aller voir ailleurs. Mais n'aurais-je pu trouver un ailleurs moins épouvantable que celui-ci ?

Ma grand-mère m'a toujours vanté la beauté de l'Inde ; les maharadjahs, les éléphants, les palais moghols et les sages hindous peuplaient ses contes du soir et mes rêves d'enfant.

Eh bien, le rêve s'est arrêté aux portes de l'avion : l'Inde, elle pue le gazole, l'encens et les gaz d'échappement. L'Inde est peuplée de voleurs, de mendiants, de silhouettes inquiétantes déambulant dans des rues obscures. J'ai traversé une ville endormie, déserte, fantomatique. Le chauffeur de taxi a tenté de m'arnaquer avant de me larguer sur les

trottoirs défoncés de Connaught Place. Si je n'avais pas à moitié démolie la porte à force de tambouriner dessus, il est probable que le réceptionniste de la pension dormirait encore parmi ses collègues, brochette de momies enfouies sous les couvertures à même le sol dans le hall. Et moi, je serais frigorifiée sous un porche, roulée en boule parmi les chiens errants, avec ma pauvre polaire, mon sac de rando géant et mes illusions perdues.

Punaise. L'Inde, c'est Beyrouth. Qu'est-ce que je fais là ?

Oh oui, le beau voyage, l'exotisme, la chaleur... Parce que l'Inde est un pays chaud, c'est bien connu. Mais pas en décembre à New Delhi, bordel !

Les contractures dans mon cou réclament une douche bouillante, mais si je vois bien un chauffe-eau dans la salle de bains, je ne comprends pas comment l'allumer. Malgré tous mes efforts, je n'obtiens qu'un filet misérable et glacé. Assise sur le lit, moelleux comme une planche, dans ma minuscule et triste chambre, j'ai froid, j'ai peur, j'ai désespérément besoin d'une cigarette.

Elle est belle, l'aventurière. Je trône au centre de 60 litres de bagages libérés de leur contenant et éparpillés sur la mince – et très laide – couverture. Le briquet me nargue, inutile. Quoique je pourrais très bien allumer un feu avec ma moustiquaire, je devrais être plutôt tranquille cette nuit, côté moustiques. Le *Lonely Planet* fera un excellent combustible pour démarrer la flambée. Saleté de guide mensonger.

Et cette boîte, là, que je ne me souviens même pas avoir emballée. C'est quoi ?

En retournant l'étui cartonné, un léger morceau de tissu noir glisse, puis un chapelet de préservatifs. Et une menthol.

Bénie soit Raphaëlle.

\*\*\*

*Should I stay or should I go now?  
Should I stay or should I go now?  
If I go, there will be trouble  
And if I stay it will be double  
So come on and let me know  
Should I stay or should I go?*

*SHOULD I STAY OR SHOULD I GO (THE CLASH)*

*Décembre 2005, chambre de Raphaëlle, Bordeaux*

— Tu es sûre de vouloir faire ça ?

Raphaëlle m'observe par-dessus le plateau de sushis. Je prends le temps de déglutir avant de répondre, espérant qu'elle mette mon rougissement sur le compte du wasabi. Elle a posé le doigt exactement là où ça fait mal.

— Oui. Enfin non. Mais je crois que je dois.

— Il n'y a aucune urgence, tu sais. Tu peux rester à la maison autant que tu veux.

— Je sais, Raph, mais je ne vais pas squatter chez toi indéfiniment. À un moment il faut bien que je parte. Je sens que je fais baisser ta moyenne, en plus. Pas un mec en trois semaines, tu vas finir par m'en vouloir.

Elle sourit, enfourne un maki et balaie mes scrupules d'un coup de baguette :

— T'es bête. En plus c'est dommage, pour une fois on aurait pu aller draguer ensemble.

— Je n'ai pas envie de draguer, Raph.

— Je sais, ma biche. Et je ne t'oblige pas. En fait, je suis complètement disposée à te laisser déprimer chez moi le temps qu'il te faudra. Tu n'as pas besoin de partir en Inde pour ça. Éventuellement, si tu as absolument besoin de changer d'air, tu peux viser un endroit agréable, dépaysant et sans figes. Comme Biarritz. C'est bien, Biarritz. Tu t'installes chez ta grand-mère, je te rejoins les week-ends. C'est un bon plan, non ?

— Trop de surfeurs. J'aurais l'impression de voir Jules partout.

— Alors Pau ?

Je manque m'étouffer avec un californian roll, tant la suggestion m'épouvante.

— Chez ma mère ? Non merci, je préfère les tigres. De toute façon, nous sommes fâchées.

— Bon, ben Dax alors.

— Dax ? Mais pour faire quoi ?

— J'en sais rien, moi ! Une cure, courir dans les champs de maïs, apprendre le patois local. Dax, c'est l'exotisme sans le paludisme, les amis sans les amibes. Non, vraiment, plus j'y pense plus je suis persuadée que ce qu'il te faut, c'est Dax.

Sa sollicitude me touche. Derrière l'humour, je sais qu'elle cache une sincère inquiétude.

— C'est gentil, Raph, mais je crois que je vais conserver mon premier choix.

— Avec les serpents ?

— Je cours plus vite qu'eux.

— Avec les piments ?

— Je ne mangerai que du riz.

— Avec la turista ?

— J'assaisonnerai mon riz au Smecta.

— Sans baignoire ?

— Je m'immergerai dans le Gange.

— Et comment tu vas faire, six mois sans comédies musicales ? Pas de Gene Kelly, pas de Fred Astaire. Tu vas la trouver où, ta dose de bonheur hebdomadaire ?

Je pouffe derrière ma Kirin.

— Tu rigoles ? Bollywood ! L'Inde, c'est là que sont les comédies musicales maintenant !

Raphaëlle fronce les sourcils puis soudain s'éclaire.

— Tu sais ce que tu ne trouveras pas en Inde ? Des Marlboro menthe !

— Justement, je me disais que c'était le bon moment pour arrêter de fumer.

Elle me regarde comme si j'avais annoncé vouloir traverser la Manche en pédalo : elle hésite entre mansuétude et agacement.

— Mais bien sûr. Tu vas partir toute seule, dans le pays qui rassemble à peu près tout ce qui te fait flipper, et tu vas arrêter de fumer direct. J'adore ton plan, vraiment, il est génial.

— Je suis sérieuse.

— D'accord. Alors on fait un truc : je mets une cigarette dans ton sac, juste au cas où. Tu la fumeras, ou pas. Dis-toi que c'est comme... l'Imodium, les capotes et les strings. Quand tu en as besoin, mieux vaut en avoir sous la main tout de suite.

— Parce que tu as des urgences string, toi ?

— Madie... tu pars six mois et tu n'as pas emporté un seul dessous sexy ?

— Heu...

Ce coup-ci, c'est sûr, elle va m'envoyer aux urgences psy.

— OK, reprend-elle avec un soupir. Une clope, des capotes, un string. Tu me diras merci.

J'ignore comment j'ai réussi à m'endormir. La nicotine a sûrement aidé, ainsi que les quatre paires de chaussettes enfilées sur mes pieds et mes mains. Ridicule, mais visiblement efficace.

Je me déplie et me traîne vers la fenêtre pour faire entrer le jour dans la chambre.

Ce que je découvre au-dehors me stupéfie. Un enchevêtrement de lianes et de fils électriques se découpe devant l'ocre des murs. En face de moi, à quelques mètres, une fillette agite la main, perchée sur un balcon branlant. Dans la ruelle en bas, une vache passe, paisible. Et sur tout ce décor tombe une lumière jaune, chaude sans être crue, tellement différente de ce que je connais. Une lumière *étrangère*.

J'ai du mal à reconnaître le lieu qui m'a tant effrayée la veille. Le trottoir est défoncé, oui, mais dans ses interstices de petites plantes se fraient un chemin. Le désert lugubre s'est transformé en quartier animé, où circulent des rickshaws peinturlurés, des voitures rutilantes, des femmes aux saris colorés, des hommes pressés ou débonnaires.

Musique, cris, klaxons, paroles incompréhensibles, rires d'enfants.

Et les odeurs ! Encens et essence, je reconnais. Mais les épices, c'est nouveau.

Nouveau aussi, ce que je ressens. Je me suis endormie misérable, prête à sauter dans le premier vol pour la France. Ce matin j'arrive à me rappeler pourquoi j'ai choisi l'Inde.

J'espérais vivre quelque chose de différent. Je crois que ça peut fonctionner.

La pension annonçait « free internet ». Ils n'avaient pas précisé que l'internet gratuit serait proposé sur un ordinateur antédiluvien et apparemment récalcitrant. Le géant bouclé qui l'utilise lève vers moi un regard d'excuse et m'annonce en anglais :

— Désolé, il va redémarrer. Encore.

— Oh... d'accord. Je vais attendre.

Je m'adosse au mur carrelé, regarde mes pieds. Je dois lui faire pitié, avec mon air désespéré, alors il continue.

— Premier jour à Delhi ?

— Premier jour en Inde.

— Merveilleux ! s'exclame-t-il. Et bienvenue ! Je vais à Chandni Chowk tout à l'heure, veux-tu venir avec moi ?

Comme ça. Après vingt secondes de conversation. Le spectre de ma mère plane un instant. Je sais très bien ce qu'elle dirait : « Méfie-toi des inconnus ! » Mais cet inconnu-là, avec son allure de gros nounours nordique, me semble plutôt sympathique. À vrai dire, la perspective de ne pas sortir seule me rassure, et quelle meilleure escorte qu'un Viking ? Alors je souffle un « Oui, merci ». Et le géant me donne rendez-vous trente minutes plus tard.

Il s'appelle Adri, il est hollandais et il profite du trajet en rickshaw pour m'abreuer de conseils.

— Si on te demande, dis que tu es mariée et que ton mari arrive demain. Porte une bague pour faire comme si c'était une alliance.

C'est sûr que je ne risque pas d'en porter une vraie. Il poursuit :

— Ne mange rien dans la rue pendant au moins un mois, à part ce que tu as vu frire ou bouillir. Utilise de l'eau en

bouteille, même pour te laver les dents. Dans les boutiques, il faut se déchausser. Dans les temples aussi d'ailleurs, et de manière générale quand tu entres chez quelqu'un. Regarde les gens dans les yeux, mais sans insistance. Marchande pour tout, n'accepte jamais le premier prix proposé. Sois ferme et n'hésite pas à envoyer balader ceux qui te collent de trop près. Ici tu seras une princesse, tu verras, tout le monde va venir vers toi. Reste droite, lève la tête, et sois forte.

Il commence à m'effrayer sérieusement, moi la petite blonde d'un mètre soixante. Je ne me sens pas princesse. Surtout, je ne suis pas forte. Marchander, me tenir droite ou éconduire les importuns ne figurent pas sur la liste de mes compétences. Quand nous descendons du rickshaw, Adri m'achève :

— Chandni Chowk, c'est le plus dur à Delhi. Si tu y arrives, plus rien ne te fera peur en Inde.

Génial.

Je le suis dans les dédales du plus vieux marché d'Old Delhi. Tout m'étonne dans ce bazar immense. Les échoppes s'alignent, minuscules, et regroupées par spécialités. Ici, la rue des robinets : dix, vingt boutiques rutilantes de cuivre ou d'inox. Là, la rue des papetiers, où les propriétaires trônent entre les livres et les cahiers. Dans la rue des sucreries, les odeurs de cannelle et de rose flottent au-dessus de pyramides de douceurs, piles de biscuits, monceaux de gâteaux. Je quitte à regret ce secteur alléchant et manque de buter sur un marchand ambulant, occupé à faire frire des beignets dans une marmite sans âge. L'huile bouillante crépite quand il y jette la pâte jaune, la fumée rampe le long du mur, puis monte vers le ciel entre les câbles électriques. Je trébuche sur les pavés, me faufile entre deux vaches osseuses et nonchalantes et trottine pour rester dans l'ombre protectrice d'Adri. Je dépense mes premières roupies pour un paquet de cigarettes Gold Flake dont la fumée me brûle

la gorge. Adri avait raison, tout le monde me regarde. Je me sens toute petite, projetée dans un univers étrange et irréel. Je suis Alice, courant derrière son lapin blanc. Une Alice anxieuse qui puise son courage dans la nicotine. Le chat de Cheshire pourrait apparaître sous un porche, une chenille paresseuse pourrait me taxer une cigarette, je ne serais probablement pas plus étonnée. Dans quelques mois, peut-être, ce pays me sera familier. *L'autre côté du miroir* deviendra mon quotidien. Peut-être. Pour l'heure, je navigue, prudente, aux aguets, attrapant au vol quelques bribes de chansons, quelques mots charmants : *mithai, dil bara, gulab jamun, chalo. Nahi chaye* revient souvent dans la bouche d'Adri, quand il repousse les camelots et refuse les sollicitations des marchands. Imperturbable, il trace son chemin dans le labyrinthe, zigzague de monticules de fleurs en étalages de fruits, goûte une pomme, parle avec les mains, fait signe qu'il reviendra. Un vélo-rickshaw klaxonne et nous force à nous écarter. Des écoliers en uniformes rient, dans la remorque qui y est attelée. Adri leur fait signe, rit en retour, puis me désigne notre prochain arrêt : le barbier. Il prend place sur le siège de skaï libre et je reste dans la ruelle, seule. Bientôt, je n'aperçois plus que ses yeux bleus et souriants au-dessus d'un nuage de mousse à raser. Il ressemble à Mel Gibson dans *Braveheart* et je fais de mon mieux pour garder un cœur vaillant. Je prends des photos, pour me donner une contenance, et rapidement un attroupelement se forme autour de moi.

Des têtes se penchent pour regarder sur l'écran du numérique, des enfants gloussent, une vieille vieille femme hoche la tête et des hommes m'interpellent dans un anglais approximatif aux *r* roulants.

— Hello sister, what's your good name ?

Ils sont dix, vingt, autour de moi dans cette ruelle étroite, mais je n'ai pas peur. Je me trompe peut-être, ou les ciga-

rettes indiennes ont grillé mes derniers neurones, mais je ressens de l'intérêt, de la curiosité. Pas du danger.

Quand Adri réapparaît, son sourire s'épanouit sur un visage lisse et brillant.

— En route, me dit-il. Il est temps de trouver des fleurs pour Marieke.

— Qui est Marieke ?

— Ma chérie. Elle arrive demain et je lui prépare une surprise.

— Une bonne surprise ?

— J'espère ! Je vais la demander en mariage !

Pendant qu'Adri m'expose les détails de son plan, le restaurant qu'il a réservé, la bague soigneusement choisie, le texte qu'il lui a écrit, les fleurs qu'il prévoit de lui offrir, mon esprit se perd un peu. Je songe à Jules. À la seule fois où il m'a offert des fleurs. Si loin... à des années-lumière d'ici.

\*\*\*

*He was a boy  
She was a girl  
Can I make it any more obvious?  
He was a punk  
She did ballet  
What more can I say?*

*SK8ER BOI (AVRIL LAVIGNE)*

*Septembre 1998, plage de la Torchère, Cap-Ferret*

La plage se vide, bientôt il ne reste plus que nous et le soleil qui descend. Il retire son lycra et le pose sur la planche de surf encore humide. Avant qu'il n'enfile son T-shirt, j'aperçois sa peau dorée, les muscles de son dos qui jouent joliment dessous.

— C'était bien ? je lui demande.

— Excellente session. Les conditions étaient vraiment bonnes : pas un poil de vent, une jolie houle. Et toi, tu n'as pas trouvé le temps trop long ?

Oh si, j'ai trouvé le temps long. Attendre seule dans le sable le garçon dont on rêve, c'est toujours trop long. Alors je réponds :

— Pas du tout. Je t'ai regardé tout le temps. Comment ça s'appelle, ces figures que tu faisais ?

— Lesquelles ?

— Quand tu disparais sous la vague.

— Un tube !

— Un tube... ça a l'air génial, ça doit être beau, à l'intérieur de l'eau.

— C'est magique.

Une mouette passe. Je lance un appât.

— J'aimerais bien apprendre à surfer.

— Je t'apprendrai.

Il a mordu.

De son grand sac Ikea, il sort un paréo puis y dépose une série de boîtes en plastique. Melon, tomates cerises, salade de riz, cookies. Une bouteille de limonade et deux verres.

Il a préparé un pique-nique. J'ai du mal à croire que ce garçon, le beau surfeur que je voyais passer en skate à la fac, ait pu organiser ça pour moi. À mesure que le soleil disparaît, je fonds. Quand il allume les deux bougies et me tend un bouquet de genêts, j'en suis persuadée : j'ai trouvé l'homme parfait.

La soirée se déroule comme un rêve, à chaque mouvement qu'il fait vers moi, je remercie les vagues de couvrir le bruit – forcément assourdissant – que doit faire mon cœur en accélérant.

J'y crois, à chaque fois. Il va se pencher, il va m'embrasser. Mais le sexy, ô combien sexy surfeur, est un gentleman.

Sur les caillebotis, il me tient galamment le bras. La voiture est en vue. Cette soirée ne peut pas se terminer ainsi. Mes espoirs s'effondrent à mesure que nous descendons la dune. Et puis je trébuche, manque de tomber, et me retrouve dans ses bras.

— Tu m'as rattrapée.

— Je te rattraperai toujours.

Et là, sous la lune de septembre, avec le bruit des vagues et des frissons dans le dos, je goûte aux lèvres salées de Jules pour la première fois.